

---

## Brèves littéraires

*Brèves*

### Fusion

Annick Thérien

---

Volume 10, Number 1-2, Spring–Summer 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/5971ac>

[See table of contents](#)

---

#### Publisher(s)

Société littéraire de Laval

#### ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

---

#### Cite this article

Thérien, A. (1995). Fusion. *Brèves littéraires*, 10 (1-2), 38–41.

## ANNICK THÉRIEN

### Fusion

À l'autre bout du champ, repu, satisfait, l'infini s'étire. Au même moment et en écho, le temps se lève aussi. Il se secoue, tendre et puissant, puis dévoile, par plaques, des bancs de brume blanche collée sur son grand corps assouvi de temps qui passe.

Le champ est clair. Dedans il y a un homme simple. Il marche dans la lumière, entre sa femme et un bœuf qu'il tient par le licou. L'homme ressemble à sa bête, la femme à son homme. L'animal souffle dans la chaleur de l'été. Le paysan tient du paysan avec son cou lourd et court, son tronc massif, ses jambes d'homme qui pèsent à mesure sur un sol d'homme. La femme, les cheveux drus, en rase-mottes sur une tête sans grâce, promène, nonchalante, un corps sans taille dans un immense carré de tissu jaune.

La femme n'a pas d'âge. L'homme non plus. Que celui du temps qui se répète à l'infini. Ils ont deux mille ans ou trente, selon l'angle du regardeur et selon le temps lui-même qui, à son gré, se fige ou s'épanche dans l'étendue du champ.

L'homme va de dos. S'éloigne en trio vers la lisière du paysage. Mais avant même qu'il disparaisse, en un mouvement naturel et sans faille, il repart du même endroit, puis reprend sa marche vers sa disparition lente.

Moi qui suis le regardeur, je refais avec lui le geste en symbiose. Puis je me lasse. Je me tourne vers l'angle droit du pré. Au nord-est reluit au grand soleil une maison blanche et ancienne. Une galerie fraîchement repeinte l'entoure comme une ceinture trop large qu'on n'aurait pas encore nouée. Le laboureur et sa femme n'habitent pas cette maison. Leurs pieds sont nus. Et puis si je tourne rapidement vers eux l'œil gauche, l'œil droit gardant jalousement l'image de la maison qu'il ne veut plus perdre, je vois bien qu'ils vont de dos dans l'angle et qu'ils sont lourds de ce qu'ils n'ont pas.

La maison est blanche. Paisible. Ignorante de l'instant qui va suivre. À l'intérieur il y a une femme. Mais sans son homme. Il est parti. Mais pas pour longtemps. À la ville, peut-être, ou bien au bout du champ dire à l'homme au bœuf d'y revenir et de recommencer son labour. La femme est seule et se dirige vers la fenêtre du devant, celle qui donne sur l'extrémité sud-ouest du paysage et sur une petite construction en bois de grange dans laquelle habitent un autre homme et sa femme.

L'homme de la petite maison porte une longue tunique marine qui descend sur des babouches en osier. La robe est fendue par le centre et laisse

filtrer l'air rare du milieu d'après-midi. Sa femme dort dans une petite pièce. Il se retire dans la chambre d'à côté et, seul, pense à l'autre, la femme de la grande maison. Il rêve. À sa chair blanche, aux formes rondes qui bougent derrière le rideau de voile. L'homme a chaud et détache lentement les multiples boutons de devant jusqu'à la fente. Puis il s'étend, le torse à découvert et les bras en croix.

La femme soupire à la croisée. Pose sa tête lourde sur un carreau clair. La sueur coule entre ses cuisses. Quelques mouches collent à son front. Elle imagine, lascive, l'homme étendu sur sa couche puis, très rapidement, l'autre, son mari, à la ville ou au champ. Le temps s'est pris dans la chaleur de l'été. Il transpire en gouttelettes sur le corps de la femme, sur la maison, sur le champ mouillé et sur l'homme à l'autre bout, en diagonale sur le plancher de la chambre en bois de grange. Le trio au bœuf et puis peut-être l'homme aussi, le mari, se sont fondus dans une chaleur lumineuse et tremblotante. On n'aperçoit d'eux qu'une image floue, une clarté douteuse, un reste de pose.

La chaleur monte. Englobe tout en une seule matière informe et sans contour. L'homme, dans son repos, écarte lentement les jambes. La droite, un peu plus recourbée que la gauche, forme une pointe. Le genou offert et la plante du pied abandonnée, il écoute le bruit humide de la chaleur molle sur l'air empâté. Puis la respiration rauque de sa femme dans la pièce d'à côté.

Il choisit cet instant, ou est-ce l'instant qui le choisit ? Il abandonne sa tunique, la maison, sa femme et, ruisselant des aisselles à l'entrejambe, il plonge dans la chaleur du jour. Dehors, l'espace est liquide. Toute bordure, toute limite, toute trace humaine effacée, le champ coule de chaque côté, par le nord et par le sud. L'homme coule aussi de la tête aux pieds et de sa maison à la sienne. Elle l'attend. Debout. Le col échancré sur une poitrine en sueur, elle observe l'homme derrière la moustiquaire, de sorte qu'il en reçoit une image brouillée, diffuse, éclatée de millions de points lumineux. Il souffle. Il a chaud. Il a couru, croit-il. Croit-elle. La paupière brûle sous la chair en fusion. Lentement elle ouvre. L'homme se déplace. Un peu. Le temps de laisser à la porte son rôle de porte qui ouvre. Puis il souffle encore. La femme est immobile. Pétrifiée dans la chaleur morte de la maison. Alors il pose ses grandes mains d'homme sur les épaules ruisselantes de la femme. Elle le fixe, clouée au linoléum qui disparaît sous ses pieds. Puis il promène sa large main moite sur la courbe d'un sein, la déplace lentement vers le centre, au pli mouillé de l'échancrure. La femme geint. L'homme crie. Brusquement, il fend la robe de haut en bas.

Ainsi. Tous deux rivés au sol. Ils se cristallisent au bord du temps qui, à cet instant précis, mollement et à genoux, se penche sur l'infini.